

# *LES FORCES NATURELLES*

## *INCONNUES – Tome 1*



*PAR CAMILLE FLAMMARION*

*Selon l'édition originale*

*L'Armoire aux Sortilèges*



## TABLE DES MATIERES

	Pages
<b>PRÉFACE .....</b>	<b>3</b>
<b>CHAPITRE I - COUP D'ŒIL PRÉLIMINAIRE.....</b>	<b>5</b>
<b>CHAPITRE II – MES PREMIÈRES EXPÉRIENCES AU GROUPE D'ALLAN KARDEC ET LES MÉDIUMS DE CETTE ÉPOQUE.....</b>	<b>21</b>
<b>CHAPITRE III – MES EXPÉRIENCES AVEC EUSAPIA PALADINO.....</b>	<b>40</b>
<b>CHAPITRE V – FRAUDES, TRICHERIES, SUPERCHERIES, FOURBERIES, JONGLERIES, MYSTIFICATIONS, DIFFICULTÉS.....</b>	<b>107</b>



## Préface

Celui qui, en dehors des mathématiques pures,  
prononce le mot *impossible*, manque de prudence.  
François Arago

Un savant qui rit du possible est bien près d'être un idiot.  
Eluder un phénomène, lui tourner le dos en riant, c'est faire banqueroute à la vérité.  
Victor Hugo

La Science est tenue, par les éternels principes de l'honneur,  
regarder en face et sans crainte tout problème se présentant elle.  
Sir William Thomson

Un certain nombre de mes lecteurs ont bien voulu réclamer de moi, depuis longtemps déjà, une nouvelle édition d'un petit livre que j'ai publié, il y a plus de quarante ans en 1865, à propos des phénomènes physiques produits par une certaine classe d'êtres humains doués de facultés spéciales et auxquels on a donné le nom de médiums<sup>1</sup>. Je ne pouvais le faire qu'en développant considérablement le cadre primitif et en rédigeant un ouvrage entièrement nouveau. Mes travaux astronomiques habituels m'avaient constamment empêché de m'y consacrer jusqu'à présent. Le ciel est vaste et absorbant et il est difficile de se soustraire, même comme distraction d'ordre scientifique, aux exigences d'une science qui va sans cesse en se développant prodigieusement.

Le sujet traite dans ces pages a fait lui-même de grands progrès depuis quarante ans. Mais il s'agit toujours de forces inconnues à étudier et ces forces ne peuvent être que d'ordre naturel car la nature embrasse l'univers entier, et il n'y a rien en dehors d'elle.

Je ne me dissimule pas, toutefois, que ce livre-ci soulèvera des discussions et des objections légitimes et ne pourra satisfaire que les chercheurs indépendants. Mais rien n'est plus rare, sur notre planète, que l'indépendance et la liberté absolue d'esprit ; rien n'est plus rare, non plus, que la véritable curiosité scientifique, dégagée de tout intérêt personnel. La généralité des lecteurs dira : « Qu'y a-t-il d'important ? Des tables qui se lèvent, des meubles qui remuent, des fauteuils qui se déplacent, des pianos qui sautent, des rideaux qui s'agitent, des coups frappés sans cause connue, des réponses à des questions mentales, des phrases dictées à l'envers, des apparitions de mains, de têtes ou de fantômes, ce sont là des banalités ou des fumisteries indignes d'occuper l'attention d'un savant. Et qu'est-ce que cela prouverait, si même c'était vrai ? Ça ne nous intéresse pas. »

Il y a des gens sur la tête desquels le ciel pourrait tomber sans les émouvoir.

Je répondrai : « Quoi, n'est-ce rien de savoir, de constater, de reconnaître qu'il y a autour de nous des forces inconnues ? N'est-ce rien d'étudier notre propre nature et nos propres facultés ? De tels problèmes ne méritent-ils pas qu'on les inscrive au programme des recherches et qu'on y consacre des heures attentives ? »

Sans doute, personne ne sait gré de leurs efforts aux chercheurs indépendants. Mais qu'est-ce que cela fait ! On travaille pour le plaisir de travailler, de scruter les secrets de la nature, de s'instruire. Lorsqu'en observant les étoiles doubles à l'Observatoire de Paris et en cataloguant ces couples célestes, j'ai établi, pour la première fois, une classification naturelle de ces astres lointains ; lorsque j'ai découvert les systèmes stellaires composés de plusieurs étoiles emportées dans l'immensité par un mouvement propre commun ; lorsque j'ai étudié la planète

---

<sup>1</sup> *Des forces naturelles inconnues* à propos des phénomènes produits par les frères Davenport et par les médiums en général. Etude critique par Hermès, 1 vol., 1865.



Mars, et compare toutes les observations faites depuis deux cents ans, pour obtenir à la fois une analyse et une synthèse de ce monde voisin ; lorsqu'en examinant l'effet des radiations solaires, j'ai créé la nouvelle branche de physique à laquelle on a donné le nom de radioculture, et fait varier du tout au tout les dimensions, les formes et les couleurs des plantes ; lorsque j'ai découvert qu'une sauterelle vidée et empaillée n'est pas morte, et que ces orthoptères peuvent vivre quinze jours après avoir eu la tête coupée ; lorsque j'ai planté dans une serre du Muséum d'histoire naturelle de Paris un chêne ordinaire de nos bois (*quercus robur*) en pensant que, soustrait aux saisons, il aurait constamment des feuilles vertes (ce que tout le monde peut constater), lorsque j'ai fondé l'observatoire de Juvisy et la société astronomique de France, etc., etc., j'ai travaillé pour mon propre plaisir et dans un but de progrès général ; ces travaux ont été utiles à l'avancement des sciences et plusieurs sont entrées dans le domaine pratique des spécialistes.

Il en est de même ici. Mais il s'y mêle un peu plus de passion. D'autre part, les sceptiques ne démordent pas de leurs négations, convaincus qu'ils connaissent toutes les forces de la nature, que tous les médiums sont des farceurs, et que les expérimentateurs ne savent pas observer. D'autre part, les spirites crédules qui s'imaginent avoir constamment des esprits leur disposition dans un guéridon et évoquent, sans sourciller, Platon, Zoroastre, Jésus-Christ, saint Augustin, Charlemagne, Shakespeare, Newton ou Napoléon, vont me lapider une dixième fois en déclarant que je suis vendu à l'Institut par une ambition invétérée, et que je n'ose pas conclure en faveur de l'identité des esprits, pour ne pas contrarier des amis illustres. Ils ne seront pas plus satisfaits que les premiers. Tant pis ! Je m'obstine à ne dire que ce que je sais ; mais je le dis.

Et si ce que je sais déplaît, tant pis pour les préjugés, l'ignorance générale et le bon ton des gens distingués, pour lesquels le maximum du bonheur consiste dans l'accroissement de la fortune, la chasse aux places lucratives, les plaisirs matériels, les courses en automobile, la loge à l'Opéra ou le five o'clock du restaurant à la mode, et dont la vie se dissipe à côté des satisfactions idéales de l'esprit et du cœur, à côté des voluptés de l'intelligence et du sentiment. Pour moi, humble étudiant du prodigieux problème de l'univers, je cherche, j'interroge le sphinx. Que sommes-nous ? Nous n'en savons guère plus sur ce point qu'au temps où Socrate posait en principe la maxime Connais-toi toi-même, quoique nous ayons mesuré les distances des étoiles, analysé le Soleil et pesé les mondes. La connaissance de nous-mêmes nous intéresserait-elle moins que celle du monde extérieur ? Ce n'est pas probable. Etudions donc, avec la conviction que toute recherche sincère est utile au progrès de l'humanité.

Observatoire de Juvisy, décembre 1906



## Chapitre I - Coup d'œil préliminaire

Il y a longtemps déjà, dans le cours de l'année 1803, j'ai publié, sous ce titre, un opuscule de cent cinquante pages, que l'on retrouve encore quelquefois chez les libraires, mais qui n'a pas été réimprimé. Voici ce que j'écrivais dans cette *Étude critique*, faite à propos des phénomènes produits à Paris par les frères Davenport et par les médiums en général, et publiée à la Librairie Académique Didier et C<sup>ie</sup>, qui avait déjà édité mes deux premiers ouvrages, *La Pluralité des Mondes habités*, ainsi que *Les Mondes Imaginaires et les Mondes réels*.

La France vient d'assister à un débat tumultueux, qu'un grand vacarme a su couvrir, et d'où nulle conclusion n'est sortie. Une discussion plus bruyante qu'intelligente enveloppa toute une série de faits inexplicables, et les enveloppa d'une manière si complète, qu'au lieu d'éclaircir le problème, elle n'a servi qu'à l'ensevelir sous d'épaisses ténèbres.

Remarque singulière, mais fréquente : ceux qui ont crié le plus fort dans cette cour d'assises sont précisément ceux qui étaient le moins au courant de l'affaire. Aussi fut-ce un spectacle fort amusant de les voir se débattre en s'attaquant à des fantômes. Maître Panurge a dû bien rire.

De sorte qu'on en sait un peu moins aujourd'hui sur le sujet en litige qu'à l'ouverture des débats.

Mais, pendant la mêlée, il y avait de bons vieux spectateurs, assis sur les hauteurs voisines, qui contemplaient les petites prises de corps, qui restaient graves et silencieux, souriant parfois et n'en pensant pas moins. Je vais dire sur quelle valeur s'appuie le jugement de ceux qui ne prononcent pas si imprudemment l'impossibilité des faits condamnés, et qui n'unissent pas leurs voix au chœur de la négation dominante.

Je ne me dissimule pas les conséquences d'une telle franchise. C'est être bien hardi que de prétendre, *au nom même de la science positive*, affirmer la possibilité des faits nommés (à tort) surnaturels, et de se faire le champion d'une cause en apparence absurde, ridicule et dangereuse, lorsque les partisans avoués de cette cause ont peu d'autorité dans la science, et lorsque ses partisans illustres n'osent pas se déclarer trop hautement. Cependant, puisque cette cause vient d'être traitée momentanément par une multitude de journalistes, dont les préoccupations habituelles sont tout autres que l'étude des forces de la nature ; comme, dans toute cette foule d'écrivains, la plupart n'ont fait qu'accumuler erreurs sur erreurs, puérités sur extravagances, et comme il apparaît à chacune de leurs pages (qu'ils me pardonnent cet aveu !) que non seulement ils ne connaissent pas le premier mot du sujet qu'ils ont cru pouvoir traiter à leur fantaisie, mais encore que leur jugement sur cet ordre de faits ne repose sur aucune base, je pense qu'il est utile de laisser de cette longue discussion un document mieux fondé, et j'affronte volontairement mille reproches, par amour pour la vérité. Ce n'est pas (qu'on le sache bien), ce n'est pas que j'estime mon jugement supérieur à celui de mes confrères, dont quelques-uns ont, à d'autres égards, une haute valeur ; c'est simplement parce qu'ils ne sont pas au courant de la question, qu'ils s'y égarent à tort et à travers, errant en pays inconnu, qu'ils confondent jusqu'aux termes eux-mêmes, et qu'ils considèrent comme impossibles des faits constatés depuis longtemps ; tandis que celui qui écrit ces pages expérimente et discute le sujet depuis plusieurs années déjà. Et je ne parle pas des études historiques.

Aussi bien, quoique un vieux proverbe prétende que la vérité n'est pas toujours bonne à dire, je suis, à parler franchement tellement indigné de l'outrage de certains discuteurs et du fiel qu'ils ont versé dans le débat, que je n'hésite pas à me lever, pour montrer, clair comme le jour, au public abusé, que toutes les raisons, *sans en excepter une seule*, invoquées par ces écrivains, et sur lesquelles ils ont emphatiquement planté l'oriflamme de leur victoire, ne



prouvent absolument rien, rien, contre la possibilité des faits dénaturés dans l'acharnement de leurs négations. Il est nécessaire de débrouiller un pareil chaos, et de distinguer, en somme, le faux du vrai. *Veritas ! Veritas!*

Je me hâte de prévenir mes lecteurs, au préambule de ce plaidoyer, que les frères Davenport n'en sont pas le sujet, mais seulement le prétexte – comme ils l'ont été, au surplus, de la majorité des discussions. Il s'agira ici des faits renouvelés par ces deux Américains, des faits inexplicables qu'ils sont venus mettre en scène à la salle Herz, mais qui n'en existaient pas moins avant cette mise en scène, et n'en existeraient pas moins lors même que ceux-ci seraient controuvés, – que d'autres hommes avaient déjà produits et produisent encore, avec autant de facilité et dans des conditions bien meilleures, – des faits, enfin, qui constituent le domaine des forces inconnues auxquelles on a donné tour à tour cinq ou six noms qui n'expliquent rien, – forces réelles comme l'attraction planétaire et invisibles comme elle. C'est de ces faits que je m'occupe ici. Qu'ils soient produits par Pierre ou par Paul : peu nous importe ; qu'ils soient imités par Sosie ou parodiés par Arlequin : peu nous importe encore. La question est de savoir si ces faits existent, et s'ils rentrent dans la catégorie des actions explicables par les forces physiques connues.

Toutes les fois que j'y songe, je m'étonne que l'immense majorité des hommes soit encore dans une ignorance si absolue à leur égard, lorsqu'ils sont connus, étudiés, appréciés, enregistrés depuis pas mal de temps par tous ceux qui ont impartialement suivi le mouvement des choses en ces derniers lustres.

Et, non seulement je ne prends pas fait et cause pour les frères Davenport, mais je dois encore ajouter que je les considère comme se trouvant dans une très fausse position. Aux yeux de la curiosité publique, en mettant sur le compte du surnaturel ces faits de physique occulte qui ressemblent passablement à des tours de prestidigitation, ils paraissent joindre la fourberie à l'insolence. Aux yeux du moraliste qui étudie les actes inexplicables, en réduisant leur faculté en valeur financière, ils se mettent au niveau des saltimbanques. D'un côté comme de l'autre, ils ont tort. Aussi, je condamne à la fois, et leur grave erreur de paraître au-dessus de forces dont ils ne sont au contraire que les instruments, et le parti vénal qu'ils tirent d'une faculté dont ils ne sont pas maîtres et qu'ils n'ont aucun mérite de posséder. Selon moi, c'est tomber dans l'exagération que d'en conclure par ces apparences malheureuses, et c'est faire abdication de son jugement personnel, que d'être l'écho des voix vulgaires qui s'égosillent et qui sifflent avant que le rideau ne soit levé. Non, je ne suis pas l'avocat des deux frères, ni celui de leur cause individuelle. Les hommes s'effacent devant mes yeux. Ce que je défends, c'est la supériorité de la nature sur nous : ce que je combats, c'est l'orgueilleuse ineptie de certains hommes.

Messieurs les railleurs, vous aurez la franchise, j'espère, de reconnaître avec moi que les diverses raisons alléguées par vous pour les explications de ces problèmes ne sont pas aussi solides qu'elles en ont l'air. Puisque vous n'avez rien découvert, ce sont, avouez-le entre nous, des explications qui n'expliquent rien.

Je ne doute pas qu'arrivés au point de la discussion où nous sommes actuellement, vous ne changiez nos rôles réciproques, et que m'arrêtant ici, vous ne vous fassiez, à votre tour, mes interrogateurs. Mais, je me hâte de vous prévenir. Moi, messieurs, je ne suis pas assez instruit pour expliquer ces mystères. Je passe ma vie dans un jardin retiré, propriété de l'une des neuf muses, et dans mon attachement pour cette belle enfant, je n'ai guère quitté les abords de son temple. Ce n'est que par intervalles, par délassement ou par curiosité, que j'ai laissé mes regards explorer, de temps à autre, les paysages qui l'entourent. Ainsi, ne me demandez rien. J'en fais l'aveu sincère. Je ne connais pas la cause de ces phénomènes.

Vous voyez combien j'ai peu de prétention. Tout ce que je désirais en entreprenant cet interrogatoire, c'était d'arriver à dire : « Vous n'en savez rien. Ni moi non plus. Si vous en



convenez, nous pouvons nous tendre la main. Et si vous êtes dociles, je vous ferai une petite confiance. »

Au mois de juin 1776 (peu d'entre nous s'en souviennent), un jeune homme de vingt-cinq ans, nommé Jouffroy, essayait sur le Doubs un bateau à vapeur de quarante pieds de long sur six de large. Depuis deux ans déjà, il sollicitait l'attention des savants sur son invention ; depuis deux ans, il soutenait que la vapeur d'eau tient en réserve une force puissante, inappréciée jusqu'alors. Les oreilles restèrent sourdes à sa voix ; un isolement complet fut sa seule récompense, et lorsqu'il passait dans les rues de Baume-les-Dames, mille plaisanteries saluaient son apparition. On l'appelait *Jouffroy-la-Pompe*. Dix ans plus tard, ayant construit un pyroscaphe qui remontait la Saône de Lyon à l'île Barbe, il présenta une requête au ministre de Calonne et à l'Académie des sciences. On refusa même de voir son invention !

Le 9 août 1803, Fulton remontait la Seine dans un nouveau bateau à vapeur, avec une vitesse de six kilomètres à l'heure. L'Académie des sciences et le gouvernement assistaient à l'expérience. Le 10, ils l'avaient oublié, et Fulton allait faire la fortune des Américains.

En 1791, un Italien ayant suspendu à la balustrade de sa fenêtre, à Bologne, des grenouilles dépouillées dont on avait fait un bouillon pour sa jeune femme malade, les vit remuer automatiquement, quoi qu'elles eussent été tuées depuis la veille. Le fait était incroyable, aussi trouva-t-il une opposition unanime de la part de ceux à qui Galvani le racontait. Les hommes sensés auraient cru déroger en se donnant la peine de le vérifier, tant ils étaient assurés de son impossibilité. Galvani, pourtant, était arrivé à remarquer que le maximum des effets se produisait lorsqu'on mettait un arc métallique d'étain et de cuivre en communication avec les nerfs lombaires d'une grenouille et l'extrémité de ses pattes. Alors elle entraînait en des convulsions violentes. Il crut que c'était là du fluide nerveux et perdit le fruit de ses découvertes. Il était réservé à Volta de trouver l'électricité.

Et maintenant, le globe est sillonné de convois emportés par des dragons aux gueules enflammées ; les distances ont disparu, supprimées par les perfectionnements de la loco motive ; le monde s'est fait petit devant le génie de l'homme ; les plus longs voyages ne sont que des promenades frayées ; les plus gigantesques travaux s'accomplissent sous la main, puissante et infatigable, de cette force inconnue. Une dépêche télégraphique vole en un clin d'œil d'un continent à l'autre ; nous conversons avec l'habitant de Londres et de Saint-Pétersbourg sans nous déranger de notre fauteuil. Et ces merveilles passent inaperçues ! Et l'on ne songe pas à quels efforts, à quels déboires, à quelles persécutions elles sont dues ! Et l'on ne réfléchit pas que l'impossible d'hier est le fait d'aujourd'hui ! Et nous avons encore des hommes qui viennent nous dire : « Halte là ! Petits, nous ne vous comprenons pas. Donc, vous ne savez pas ce que vous dites. »

Eh bien ! Messieurs, quelle que soit votre étroitesse de jugement, votre myopie ne doit pas s'étendre sur le monde. On vous déclare, que malgré vous et malgré tous vos enrayements, le char des connaissances humaines avancera plus loin qu'il n'est encore et continuera sa marche triomphale à la conquête de puissances nouvelles. Comme la grenouille de Galvani, les faits burlesques dont vous êtes les négateurs révèlent l'existence de forces nouvelles inconnues. Il n'y a pas d'effet sans cause. L'être humain est le moins connu de tous les êtres. Nous avons appris à mesurer le soleil, à traverser les distances célestes, à analyser la lumière des étoiles, et nous ignorons ce que nous sommes nous-mêmes. L'homme est un être double : *homo duplex*, et cette double nature est restée mystérieuse pour lui. Nous pensons ; qu'est-ce que la pensée ? Nul ne peut le dire. Nous marchons, qu'est-ce que l'acte organique ? Nul ne le sait. Ma volonté est une puissance immatérielle, toutes les facultés de mon âme sont immatérielles ; pourtant si je veux lever mon bras, ma volonté meut la matière. Comment agit-elle ? Quel est le médiateur qui sert d'entremise à l'ordre mental pour produire un effet physique ? Nul encore ne peut me répondre. Dites-moi comment le nerf optique transmet à la pensée la vision des objets extérieurs ! Dites-moi comment cette pensée conçoit, où elle réside, et de quelle



nature est l'action cérébrale! Dites-moi... Mais non, messieurs, je pourrais vous questionner pendant dix ans sans que le plus grand d'entre vous pût résoudre la moindre de mes questions. Il y a ici, comme dans les cas précédents, l'inconnue d'un problème. Je suis loin de prétendre que la force mise en jeu dans ces phénomènes puisse être un jour exploitée financièrement, comme celles de l'électricité et de la vapeur ; une telle idée ne m'intéresse pas le moins du monde. Mais quoique différant essentiellement de celles-là, elle n'en existe pas moins.

Dans ces études longues et laborieuses auxquelles j'ai consacré bien des soirées, comme intermède à des travaux plus importants, j'ai toujours observé dans ces phénomènes l'action d'une force dont les propriétés nous sont inconnues. Quelquefois elle m'a paru analogue à celle qui endort le sujet magnétisé sous la volonté du magnétiseur (réalité méconnue aussi, celle-là, par les hommes de science eux-mêmes); en d'autres circonstances, il m'a semblé qu'elle avait de l'analogie avec les actions bizarres produites par la foudre. Toutefois, je crois pouvoir affirmer que c'est une force distincte de toutes celles que nous connaissons, et qui, plus que nulle autre, se rapproche de l'intelligence.

Un savant avec lequel je suis en relation, M. Frémy, de l'Institut, a récemment présenté à l'Académie des sciences, à propos des générations spontanées, des substances qu'il a appelées *semi-organiques*. Je ne crois pas faire un néologisme de pensée plus hardi que le précédent, en disant que la force dont je parle m'a paru élevée au degré *semi-intellectuel*.

Il y a quelques années, j'ai qualifié ces forces du nom de psychiques. Cette expression peut être maintenue.

Mais les mots ne sont rien, et souvent ils ressemblent à des cuirasses cachant l'impression réelle que les idées devraient produire en nous. C'est pourquoi il vaut peut-être mieux ne pas nommer une chose que nous ne sommes pas encore capables de définir. Ce serait s'exposer à être entravé plus tard dans la liberté des conclusions. On a vu souvent, dans l'histoire des sciences, une théorie prématurée arrêter les progrès de sa cause. « Lorsque des phénomènes naturels sont observés pour la première fois, dit Grove, on voit naître immédiatement une tendance à les rapporter à quelque chose déjà connu. Le nouveau phénomène peut être fort éloigné des idées dont on prétend le rapprocher ; il peut appartenir à un ordre d'analogies différent ; mais cette distinction ne peut être perçue, parce qu'on manque de données ou coordonnées nécessaires. » Or, la théorie primitivement énoncée est bientôt admise du public, et lorsqu'il arrive que des faits postérieurs, différents des précédents, ne peuvent rentrer dans le cadre formé, il est difficile d'élargir ce cadre sans le briser, et souvent alors, on préfère abandonner la théorie dès lors erronée, et passer sous silence les faits indociles. Quant aux phénomènes particuliers dont il est question dans cet opuscule, je les trouve implicitement renfermés dans trois paroles prononcées il y a près de vingt siècles : « mens agitat molem » et je les laisse dans ces paroles, comme le feu dans le caillou, sans vouloir le frapper du briquet, car l'étincelle est encore dangereuse.

*Periculosum est credere et non credere*, disait Phèdre. Il est dangereux de croire et de ne pas croire. Nier les faits à priori, c'est orgueil et sottise ; les accepter sans inventaire, c'est faiblesse et folie. Pourquoi vouloir aller si vite, là où notre pauvre vue n'atteint pas encore ? C'est s'exposer à tomber dans des abîmes. Les phénomènes dont il s'agit ici n'apportent peut-être aucune clarté nouvelle pour la solution du grand problème de l'immortalité ; mais ils nous invitent à penser qu'il y a dans l'être humain des éléments à étudier, à déterminer, à analyser, éléments d'ordre psychique encore inconnus.

On a beaucoup parlé de spiritisme à leur propos ; quelques-uns de ses défenseurs ont cru le consolider en l'appuyant sur une base aussi fragile; les négateurs ont cru le perdre définitivement et l'enterrer sous l'éboulement d'une armoire. Or, les premiers l'ont plutôt compromis que servi ; les seconds ne l'ont pas renversé pour cela. Lors même qu'il serait démontré qu'il n'y a là que des tours d'escamotage, la croyance à l'existence des âmes



séparées du corps n'en serait pas atteinte en quoi que ce soit. D'ailleurs, les tricheries des médiums ne prouvent pas qu'ils trichent toujours. Elles nous mettent seulement en garde, et nous invitent à être très sévères dans nos observations.

Quant à la question psychologique de l'âme et à l'analyse des forces spirituelles, nous en sommes encore aujourd'hui au point où la chimie en était au temps d'Albert le Grand. Nous ignorons.

Ne pouvons-nous donc nous tenir en un juste milieu, entre la négation qui refuse tout et la crédulité qui accepte tout ?

Est-il raisonnable de nier tout ce que nous ne comprenons pas, ou de croire à toutes les folies que des imaginations malades enfantent à tour de rôle ? Ne pouvons-nous posséder à la fois l'humilité qui sied aux faibles et la dignité qui sied aux forts ?

Je termine ce plaidoyer comme je l'ai commencé : en déclarant que ce n'est point en faveur des frères Davenport, ni d'aucune secte, ni d'aucun groupe, ni de personne enfin, que j'ai pris la parole ; mais seulement en faveur des faits dont j'ai constaté la réalité depuis plusieurs années, sans en avoir trouvé la cause. Du reste, je n'ai aucune raison de craindre que ceux qui ne me connaissent pas prennent fantaisie à dénaturer ma pensée ; et je pense que ceux qui me connaissent savent que ma main n'est pas accoutumée à porter l'encensoir. Je le répète une dernière fois : les hommes m'importent peu ; mon esprit cherche le vrai, et le reconnaît partout où il le trouve : *Gallus escam quærens, Margaritam reperit.*

Cette première citation d'un petit livre écrit dans le but de prouver l'existence de forces naturelles inconnues était nécessaire ici, car cette nouvelle édition développée a le même but et, après plus de quarante ans d'études, le titre n'en doit pas être modifié. Il s'agit de savoir ce qu'il y a de vrai dans les phénomènes des tables tournantes, mouvantes et parlantes, dans les communications qu'on en reçoit, dans les soulèvements en opposition avec les lois de la pesanteur, dans les déplacements d'objets sans contact, dans les bruits inexplicables, dans ce que l'on raconte des maisons hantées, le tout considéré au point de vue mécanique et physique. Il y a là des faits matériels produits par des causes encore inconnues à la science, et c'est de ces phénomènes physiques que nous nous occuperons spécialement ici, car le premier point est de constater définitivement, d'après des observations suffisantes, leur existence réelle.

Les hypothèses, les théories, les doctrines, viendront après.

Dans le pays de Rabelais, de Montaigne, de Voltaire, nous sommes portés à rire de tout ce qui touche aux légendes du merveilleux, aux contes de sorcellerie, aux bizarreries de l'occultisme, aux mystères de la magie. C'est d'une raisonnable prudence. Mais ce n'est pas suffisant. Nier de parti pris un phénomène n'a jamais rien prouvé. On a à peu près tout nié de ce qui constitue aujourd'hui les sciences les plus positives. Ce que nous devons faire, c'est de ne rien admettre sans vérification suffisante : c'est d'appliquer à tous les sujets d'étude, quels qu'ils soient, la méthode expérimentale, sans aucune sorte d'idée préconçue, pour ou contre. Il s'agit ici d'un grand problème, qui touche à celui de la survivance. Nous pouvons l'étudier, malgré les sourires.

Lorsque nous nous consacrons à une idée utile, noble, élevée, n'hésitons jamais à lui sacrifier les questions de personnes, surtout la nôtre, notre intérêt, notre amour-propre, notre vanité humaine. Ce sacrifice est un critérium auquel j'ai jugé bien des caractères. Que d'hommes, que de femmes mettent leur pauvre petite personnalité au-dessus de tout ! Si les forces dont il s'agit sont réelles, elles ne peuvent être que des forces naturelles. Nous devons admettre, en principe absolu, que tout est dans la nature, Dieu lui-même, comme je l'ai exposé dans un autre ouvrage. Le premier point, avant tout essai de théorie, est d'établir d'abord



scientifiquement l'existence réelle de ces forces.

Les expériences faites avec les médiums pourraient former – formeront sans doute bientôt – un chapitre de la physique. Seulement, c'est une sorte de physique transcendante, qui touche à la vie et à la pensée, et les forces en action sont surtout des forces animées, *des forces psychiques*.

Je rapporterai au chapitre suivant les expériences que j'ai faites de 1861 à 1865, antérieurement à la protestation qui précède. Mais comme elles se résument à certains égards dans celles que je viens de faire en 1906, je signalerai d'abord celles-ci dans ce premier chapitre.

Je viens de les renouveler, en effet, ces expériences, avec un célèbre médium, Mme Eusapia Paladino, de Naples, qui est venue plusieurs fois à Paris, en 1898, en 1905, et, tout récemment, en 1906. Les faits dont je vais parler se sont passés dans le salon de mon appartement de Paris, les derniers en pleine lumière, et sans aucun préparatif, tout simplement, en causant, pour ainsi dire, après dîner.

Ajoutons que ce médium est venu à Paris, dans les premiers mois de cette année 1906, appelée par l'Institut psychologique, où plusieurs savants ont continué des recherches commencées déjà depuis longtemps. Parmi ces savants, je citerai le regretté Pierre Curie, l'éminent chimiste, avec lequel j'avais eu une conversation quelques jours avant sa mort si malheureuse et si horrible. Ces expériences étaient pour lui un nouveau chapitre du grand livre de la nature, et il était convaincu, lui aussi, qu'il y a là des forces cachées à l'investigation desquelles il n'est pas anti-scientifique de se consacrer. Son génie subtil et pénétrant aurait peut-être rapidement déterminé le caractère de ces forces.

Les personnes qui se sont quelque peu occupées de ces études connaissent les facultés de Mme Paladino. Les ouvrages du comte de Rochas, du professeur Richet, du docteur Dariex, de M. G. de Fontenay, et notamment les Annales des sciences psychiques, les ont signalées et décrites avec tant de détails qu'il serait superflu d'y revenir en ce moment. Nous aurons lieu de les discuter plus loin.

Dans toutes ces observations, une idée dominante court sous les textes : c'est l'obligation impérieuse dans laquelle les expérimentateurs sont constamment tenus de se méfier des tricheries de ce médium. Il en est de même, d'ailleurs, avec tous les médiums, hommes ou femmes. Je crois les avoir reçus à peu près tous chez moi, depuis plus de quarante ans, issus des divers points du monde. On peut poser en principe que les médiums de profession trichent tous. Mais ils ne trichent pas toujours et possèdent des facultés réelles, absolument certaines. Il en est à peu près comme chez les hystériques en observation à la Salpêtrière ou ailleurs. J'ai vu celles-ci attraper consciencieusement le docteur Charcot, le docteur Luys surtout, et tous les médecins qui les étudiaient. Mais de ce que les hystériques mentent et simulent, ce serait une erreur grossière de conclure que l'hystérie n'existe pas. De ce que les médiums jouent souvent de la plus effrontée supercherie, il serait non moins absurde de conclure que la médiumnité n'existe pas. Les somnambules forains n'empêchent pas le magnétisme, l'hypnotisme et le somnambulisme d'exister.

Cette obligation de nous tenir constamment sur nos gardes a découragé plus d'un expérimentateur, comme me l'écrivait notamment l'illustre astronome Schiaparelli, Directeur de l'Observatoire de Milan, dans une lettre qu'on lira plus loin. Cependant il faut nous y soumettre.

Les mots *supercherie* ou *tricherie* ont même ici un sens un peu différent de leur sens habituel. Quelquefois, les médiums trichent consciemment, le sachant fort bien, et s'en amusent. Mais, le plus souvent, ils trichent inconsciemment, poussés par le désir de voir se produire les



phénomènes que l'on attend. Ils aident au succès quand il se fait attendre.

Les médiums à effets physiques sont doués de la faculté de faire mouvoir des objets à distance, de soulever des tables, etc. ; mais cette faculté paraît, en général, s'exercer au bout de leurs doigts, et les objets à mouvoir doivent être à portée de leurs mains ou de leurs pieds, ce qui est assurément regrettable, et ce qui fournit beau jeu aux incrédules de parti pris. Souvent, ils agissent à la façon du joueur de billard, qui continue le geste de la main tenant la queue dirigée vers la bille qui roule, et se penche en avant comme s'il voulait pousser la bille au carambolage : le joueur sait très bien qu'il ne continue pas d'agir sur la boule d'ivoire, lancée par son coup exclusif ; mais il la conduit par la pensée et du geste.

Il n'est pas sans utilité de prévenir le lecteur que le mot *médium* est employé ici sans aucune idée préconçue, et non dans le sens étymologique qui l'a créé lors des premières théories spirites, dans lesquelles on affirmait que l'homme ou la femme doué de ces facultés est un intermédiaire entre les esprits et les expérimentateurs. L'être qui a la faculté de faire remuer des objets contrairement aux lois de la pesanteur, ou même sans les toucher, de faire entendre des bruits produits à distance et sans intervention musculaire, de faire voir des apparitions diverses, n'est pas nécessairement en relation pour cela avec des esprits ou des âmes désincarnées. Nous lui conservons toutefois le nom de médium, depuis longtemps adopté. Nous ne nous occupons ici que des faits ; j'espère convaincre le lecteur que ces faits existent réellement et ne sont ni des illusions, ni des farces, ni des exercices de prestidigitation. Mon but est de prouver leur réalité avec une certitude absolue, comme je l'ai fait pour la télépathie, les manifestations de mourants, les rêves prémonitoires et la vue à distance, dans mon ouvrage *l'Inconnu et les Problèmes psychiques*.

Je commencerai, dis-je, par les expériences que je viens de renouveler récemment, en 1906 (quatre séances, les 29 mars, 5 avril, 30 mai et 7 juin).

1. – Voici un guéridon. J'avais vu si souvent une table assez lourde soulevée entièrement des quatre pieds, à vingt, trente, quarante centimètres de hauteur, et j'en avais pris des photographies si incontestables ; j'avais si souvent éprouvé que la suspension de ce meuble avec les mains de quatre ou cinq personnes posées *au-dessus*, produisait l'effet d'une suspension au-dessus d'un baquet plein d'eau ou d'un fluide élastique, que pour moi la lévitation des objets n'est pas plus douteuse que celle d'une paire de ciseaux soulevée à l'aide d'un aimant. Mais, désireux d'examiner à loisir comment la chose s'opérait, un soir que je me trouvais à peu près seul avec Eusapia (29 mars 1906, nous étions quatre personnes en tout), je la priai de poser ses mains avec moi sur le guéridon, les deux autres personnes se tenant à distance. Le meuble fut, assez vite, soulevé, à trente ou quarante centimètres, tandis que nous étions *debout tous les deux*. Au moment de la production du phénomène, le médium posa l'une de ses mains sur l'une des miennes qu'elle serra avec énergie, nos deux autres restant voisines, et il y avait de sa part, comme de la mienne, un acte de volonté exprimé, d'ailleurs, par des paroles, des commandements à « l'esprit »... Allons ! Levez la table ! Du courage ! Voyons ! Un effort ! etc...

Nous constatons tout de suite qu'il y a deux éléments en présence. D'une part, les expérimentateurs s'adressent à une entité invisible. D'autre part, il y a de la part du médium, une fatigue nerveuse et musculaire, et son poids augmente en proportion de celui de l'objet soulevé (mais non en proportion exacte).

Nous devons agir comme s'il y avait vraiment là un être qui entende. Cet être paraît prendre naissance, puis s'anéantir aussitôt l'expérience faite. Il semble créé par le médium. Est-ce une autosuggestion de lui-même ou de l'ensemble dynamique des expérimentateurs qui crée une force spéciale ? Est-ce un dédoublement de sa personnalité ? Est-ce une condensation d'un milieu psychique au sein duquel nous vivrions ? Si nous cherchons à obtenir des preuves d'individualité réelle et durable, et surtout d'identité d'une âme évoquée par notre souvenir,



nous n'obtenons jamais rien de satisfaisant. Là gît le mystère.

Force inconnue d'ordre psychique et où l'on sent la vie. Vie d'un instant. Ne serait-il pas possible qu'en s'excitant on donne naissance à un dégagement de forces qui agiraient extérieurement à nos corps ? Mais ce n'est pas, en ces premières pages, le lieu de commencer à imaginer des hypothèses.

L'expérience dont je viens de parler a été répétée ce jour-là trois fois de suite, *en pleine lumière* d'un lustre à gaz, et dans les mêmes conditions d'évidence absolue. Un guéridon pesant environ six kilogrammes est soulevé par cette force inconnue. Pour une table de dix, vingt kilogrammes, ou davantage, un grand nombre de personnes est nécessaire. Mais ces personnes n'obtiendront rien, si l'une au moins d'entre elles n'est douée de la faculté médiumnique. Et il y a, disions-nous, d'autre part, une si grande dépense de force nerveuse et musculaire, qu'un médium extraordinaire tel qu'Eusapia ne peut presque rien obtenir, six heures, douze heures, vingt-quatre heures même, après une séance dans laquelle elle s'est fortement dépensée. J'ajouterai que, bien souvent, la lévitation du meuble se continue même si les expérimentateurs cessent de toucher la table. Il y a là *mouvement sans contact*. Ce phénomène de lévitation est, pour moi, absolument prouvé, quoiqu'il nous soit impossible de l'expliquer. Il ressemble à ce qui se produirait si l'on avait des mains gantées d'aimant posées sur une table de fer et la soulevant. Mais ce n'est pas une action aussi simple; il y a une activité psychique extérieure à nous, momentanément formée<sup>2</sup>.

Comment ces lévitations et ces mouvements sont-ils produits ? Comment un bâton de cire à cacheter ou un verre de lampe frotté attirent-ils des parcelles de papier ou de sureau ? Comment un morceau de fer adhère-t-il si violemment à l'aimant dont on l'approche ? Comment l'électricité s'accumule-t-elle dans de la vapeur d'eau, dans les molécules d'un nuage, jusqu'à donner naissance à la foudre, à l'éclair, au tonnerre et à leurs formidables effets ? Comment la foudre déshabille-t-elle un homme et une femme avec la désinvolture qu'on lui connaît ? Et même, tout simplement, sans sortir de l'état normal et vulgaire, comment levons-nous le bras ?

---

<sup>2</sup> Pour mettre, sans tarder, sous les yeux du lecteur un témoignage documentaire de ces expériences, je reproduis ici (Pl. 1) une photographie prise chez moi en 1898, le 12 novembre. On peut constater par l'horizontalité des bras, ainsi que par la distance entre les pieds de la table et le parquet, que l'élévation est de 15 à 20 centimètres. (On en a la mesure précise sur la figure même, mesure prise le lendemain en calant la table, à l'aide de livres, dans la même position.) Le médium a ses deux pieds entièrement pris sous mon pied droit, en même temps que ses genoux sous ma main droite, et ses mains sont au-dessus de la table, prises par ma main gauche et par celle de son autre contrôleur, qui vient de placer un coussin devant sa figure pour éviter à ses yeux, extrêmement sensibles, le coup de lumière du magnésium, et à son organisme une crise de nerfs désagréable. Ces photographies, prises rapidement, au magnésium, ne sont pas parfaites ; mais ce sont des documents.





Soulèvement complet d'une table

II. – Voici, maintenant, un second genre de faits observés :

Le médium pose sa main sur celle d'une personne et de l'autre main, frappe, dans l'air, un, deux, trois ou quatre coups. Ces coups sont entendus dans la table, et on en sent les vibrations en même temps qu'on les entend, coups secs qui font penser à des chocs électriques. Il va sans dire que les pieds du médium ne touchent pas ceux de la table, et en sont maintenus éloignés. Le médium pose, en même temps que nous, ses mains sur la table. Des coups se font entendre dans le meuble, plus fortement que dans le cas précédent.

Ces coups frappés dans la table, cette typtologie bien connue des spirites, a été souvent attribuée à des trucs quelconques, muscles craqueurs, agissements divers du médium. Après les études comparées que j'en ai faites, je me crois en droit d'affirmer que ce second fait n'est pas moins certain que le premier. On obtient ainsi, comme on le sait, des percussions frappées sur tous les rythmes, et des réponses à toutes les questions par des conventions simples, décidant, par exemple, que trois coups signifieront oui, que deux coups signifieront non, et qu'en lisant les lettres d'un alphabet, des mots pourront être dictés par des coups au moment où l'on nomme la lettre.

III. – Pendant nos expériences, tandis que nous sommes assis quatre autour d'une table, demandant une communication qui n'aboutit pas, un fauteuil, situé à environ soixante centimètres du pied du médium (sur lequel j'ai posé mon pied pour être sûr qu'il ne peut s'en servir), un fauteuil, dis-je, se déplace et arrive en glissant jusqu'à nous. Je le repousse, il revient. Ce fauteuil est un pouf très lourd mais pouvant facilement glisser sur le parquet. Ce fait s'est produit le 29 mars dernier, et de nouveau, le 5 avril. On l'obtiendrait en tirant avec une ficelle ou en allongeant suffisamment le pied. Mais il s'est produit et reproduit, cinq ou six fois, de lui-même, à un degré d'agitation assez intense pour faire sauter le fauteuil, qui



finit par bousculer et se renverser, sans que personne ne l'eût touché.

IV. – Voici un quatrième fait, ré observé cette année, après les nombreuses constatations que j'en avais déjà faites, notamment en 1898. Des rideaux, dont le médium est voisin, mais avec lesquels il ne peut être en contact, ni avec la main ni avec le pied, se gonflent dans toute leur longueur, comme soufflés par un vent de tempête. Je les ai vus, plusieurs fois, lancés sur la tête des spectateurs, et encapuchonner ces têtes.

V. – Voici un cinquième fait, constaté par moi plusieurs fois également. Tandis que je tiens une main d'Eusapia dans la mienne, et qu'un astronome de mes amis, répétiteur à l'Ecole Polytechnique, tient son autre main, nous sommes touchés l'un et l'autre, sur le côté et sur les épaules, comme par une main invisible.

Le médium cherche généralement à rapprocher l'une de l'autre ses deux mains tenues séparément par chacun de nous, et par une substitution habile, à nous faire croire que nous tenons les deux quand elle est parvenue à en dégager une. Cette fraude étant bien connue, nous agissons en témoins avertis, et sommes certains d'avoir continué à tenir chacun l'une de ses mains séparée de l'autre. Ces attouchements paraissent provenir d'une entité invisible, et sont plutôt désagréables. Ceux qui ont lieu dans le voisinage immédiat du médium *pourraient* être dus à la fraude ; mais il en est auxquels cette explication est inapplicable.

C'est ici le lieu de remarquer que, malheureusement, les phénomènes sont d'autant plus extraordinaires qu'il y a moins de lumière, et nous sommes constamment invités par le médium à baisser le gaz, presque jusqu'à extinction. « Meno luce ! Meno luce ! » Ce qui est encore assurément un avantage pour toutes les tentatives de fraude. Mais cette condition n'est pas non plus comminatoire.

On peut obtenir un grand nombre de faits médiumniques par un éclairage assez intense pour distinguer avec certitude. Toutefois, il est certain que la lumière nuit à la production des phénomènes. C'est fâcheux. Cependant, nous n'avons pas le droit d'imposer le contraire, nous n'avons pas le droit d'exiger de la nature les conditions qui nous conviennent. Essayez donc d'obtenir une image photographique sans chambre noire ou de tirer de l'électricité d'une machine rotative au sein d'une atmosphère saturée d'humidité. La lumière est un agent naturel qui peut produire certains effets, et s'opposer à la production de certains autres. Cet aphorisme me rappelle une anecdote de la vie de Daguerre, rapportée dans la première édition de ce livre.

Un soir, cet illustre physicien rencontre une élégante femme du monde aux environs de l'Opéra, dont il était décorateur. Enthousiasmé de ses progrès en physique, il arrive à l'entretenir de ses études photogéniques. Il lui parle d'une merveilleuse découverte qui fixe les traits du visage sur une plaque d'argent. La dame, qui était une femme de bon sens, lui rit gracieusement au nez. Le savant continue sans se déconcerter ; il ajoute même que le phénomène pourra se produire instantanément lorsque les procédés seront perfectionnés. Mais il perd son latin. Sa charmante compagne n'est pas assez crédule pour accepter une pareille extravagance. Peindre sans couleurs et sans pinceau ! Dessiner sans plume et sans crayon ! Comme si un portrait pouvait se fabriquer tout seul !...

L'inventeur ne se décourage pas, et pour la convaincre, il lui offre de faire son portrait par ce procédé. La dame ne veut pas être prise pour dupe et refuse. Mais l'habile artiste plaide si bien sa cause qu'il obtient son triomphe. La blonde fille d'Eve consent à poser devant l'objectif. Mais elle y met une condition, une seule : Elle est en pleine beauté le soir, mais se sent parfois un peu fanée dans la lumière crue du grand jour.

– Si vous voulez me faire le soir...

– Mais, madame, c'est impossible !...

– Et pourquoi ? Vous affirmez que votre invention reproduit trait pour trait : je préfère mes



traits du soir à ceux du matin.

- Madame, c'est la lumière elle-même qui dessine, et sans elle je ne puis rien.
- Nous allumerons un lustre, des lampes, tout ce qu'il vous plaira.
- Non, madame : c'est la lumière du jour qu'il me faut.
- Et pourquoi, s'il vous plaît ?
- Parce que la lumière du soleil est douée d'une intensité active qui décompose l'iodure d'argent. Jusqu'à présent, je n'ai pu faire de photographie qu'en plein jour.

L'un et l'autre s'obstinèrent ! La dame prétendant que ce qui pouvait se faire à dix heures du matin pouvait aussi bien se faire à dix heures du soir ; l'inventeur affirmant le contraire. Défendez donc à la lumière de noircir l'iode, ou ordonnez-lui de noircir la chaux, et condamnez le photographe à développer son cliché en plein jour.

Demandez à l'électricité pourquoi elle passe, instantanément, d'une extrémité à l'autre d'un fil de fer de mille kilomètres, et pourquoi elle refuse de traverser un fil de verre d'un centimètre ! Priez les fleurs de nuit de s'épanouir le jour, ou celles qui ne s'ouvrent qu'à la lumière de ne point se fermer à l'obscurité. Donnez-moi la raison de la respiration diurne et nocturne des végétaux, et de la production de la chlorophylle et de la coloration verte à la lumière ; pourquoi les plantes respirent de l'oxygène et exhalent de l'acide carbonique pendant la nuit, tandis qu'elles font l'opposé sous le soleil. Changez les équivalents des corps simples en chimie, et ordonnez que les combinaisons se produisent. Défendez à l'acide azoteux de bouillir à la température de la glace, et commandez à l'eau de bouillir à zéro : la nature vous obéira, messieurs, comptez-y. Un grand nombre de faits naturels ne s'accomplissent que dans l'obscurité. Les germes végétaux, animaux, humains, ne forment un nouvel être que dans l'obscurité.

Voici, dans un flacon, un mélange, à volume égal, d'hydrogène et de chlore. Si vous voulez que le mélange se conserve, il vous faut (que cela vous plaise ou non) il vous faut laisser le flacon dans l'obscurité. Telle est la loi. Tant qu'il restera dans l'ombre, il se conservera. Mais si, inspiré par une fantaisie d'écolier, vous exposez ce mélange à l'action de la lumière, soudain, une violente explosion se fait entendre, l'hydrogène et le chlore disparaissent, et vous retrouvez dans le flacon une nouvelle substance : de l'acide chlorhydrique.

Vous aurez beau épiloguer, l'obscurité respecte les deux corps, tandis que la lumière les brise. Si nous entendions dire par un malin sceptique d'un club quelconque : « Je ne croirai aux feux follets que quand je les aurai vus pendant le jour », que penserions-nous de sa mentalité ? A peu près ce que nous en penserions s'il ajoutait que les étoiles ne sont pas bien sûres, parce qu'elles ne se montrent que la nuit.

Il y a dans toutes les observations et expériences de physique des conditions à accepter. Dans celles dont nous parlons ici, une trop vive lumière paraît généralement nuire à la production intense des phénomènes. Mais il va sans dire que les précautions de garantie contre la supercherie doivent s'accroître en raison directe de la diminution de la visibilité et des autres moyens de contrôle. Revenons à nos expériences.

VI. – Des coups se font entendre dans la table, ou bien elle se meut, se soulève, retombe, frappe du pied. Il se produit dans le bois une espèce de travail intérieur parfois assez violent pour la briser. Le guéridon dont je me suis servi ici, entre autres, a été disloqué et réparé plus d'une fois, et ce n'est nullement la pression des mains posées dessus qui aurait pu amener ces dislocations. Mais il y a quelque chose de plus que cette force physique, il y a, dans les agissements du meuble, l'intervention mentale dont nous avons déjà parlé.

On interroge la table, par les signes de convention résumés tout-à-l'heure, et elle répond. Des phrases sont frappées, généralement banales et sans aucune valeur littéraire, scientifique ou philosophique. Mais enfin, des mots sont frappés, des phrases sont dictées. Ces phrases ne se



font pas toutes seules, et ce n'est pas non plus le médium qui les frappe... consciemment, soit avec son pied, soit avec sa main, soit à l'aide d'un muscle craqueur, car nous les obtenons dans les séances faites sans médiums professionnels et en des réunions scientifiques où toute tricherie serait de la dernière absurdité. L'esprit du médium et celui des expérimentateurs n'y sont sûrement pas étrangers : les réponses obtenues correspondent généralement avec cet état intellectuel, comme si les facultés mentales des personnes présentes s'extériorisaient de leurs cerveaux et agissaient dans la table, en une complète inconscience des expérimentateurs. Comment ce fait peut-il se produire ? Comment pouvons-nous construire et dicter des phrases sans le savoir ? Parfois les idées émises semblent venir d'une personnalité étrangère, et l'hypothèse des esprits se présente tout naturellement. Un mot est commencé. On croit en deviner la fin. On l'écrit pour perdre moins de temps ; la table riposte, s'agite, s'impatiente : ce n'est pas cela. C'est un autre mot qui est dicté. Il y a donc là un élément psychique que nous sommes obligés de reconnaître, quelle que soit, d'ailleurs, sa nature.

La réussite des expériences ne dépend pas toujours de la volonté du médium. Assurément, il y a la plus grande part ; mais certaines conditions indépendantes de lui sont nécessaires. Le milieu ambiant créé par les personnes présentes a une action non négligeable. L'état de santé du médium n'est pas non plus sans influence. Avec la meilleure volonté du monde, s'il est fatigué, la valeur des résultats s'en ressentira. J'ai eu une nouvelle preuve de ce fait, tant de fois observé, le 30 mai 1906, chez moi, avec Eusapia Paladino. Elle souffrait depuis plus d'un mois d'une maladie d'yeux assez douloureuse, et de plus avait les jambes enflées. Nous étions sept, dont deux observateurs assez incrédules. Les résultats ont été à peu près nuls : un soulèvement, de deux secondes à peine, d'un guéridon pesant environ six kilogrammes ; celui d'un seul côté d'une table de quatre pieds, et quelques coups frappés. Cependant le médium paraissait animé d'un réel désir d'obtenir quelque chose. Il m'a avoué, toutefois, que ce qui avait le plus paralysé ses facultés, c'était l'esprit sceptique et narquois de l'un des deux incrédules, dont je connaissais le scepticisme absolu, qui ne s'était manifesté pourtant d'aucune façon, mais qu'Eusapia avait deviné immédiatement.

L'état d'esprit des assistants, sympathique ou antipathique, agit sur la production des phénomènes. C'est là un fait d'observation incontestable. Et il ne s'agit pas seulement ici d'un médium truqueur mis dans l'impossibilité d'agir par suite d'une inspection critique attentive, mais encore d'une force contraire qui peut neutraliser plus ou moins les facultés les plus sincères. N'en est-il pas de même, d'ailleurs, dans les assemblées, nombreuses ou restreintes, dans les conférences, dans les salons, etc. ? Ne voyons-nous pas des êtres à funeste influence arrêter net dans leur essor les meilleures intentions ?

Voici une autre soirée du même médium, quelques jours après. Le 7 juin 1906, j'avais été averti par mon ami le docteur Ostwalt, l'habile oculiste, qui donnait alors ses soins à Eusapia, qu'elle devait venir ce soir-là chez lui, et que peut-être je pourrais faire une nouvelle expérience. J'acceptai avec d'autant plus d'empressement que la belle-mère du docteur, Mme Werner, à laquelle une amitié de plus de trente ans m'avait attaché, était morte depuis un an et m'avait maintes fois promis, avec l'intention la plus formelle, de venir, après sa mort, compléter mes recherches psychiques par une manifestation, si la chose était possible. Nous avions si souvent traité ces questions ensemble, et elle s'y était si fortement intéressée, que sa promesse avait été renouvelée avec insistance peu de jours avant son décès. Et en même temps, elle avait fait la même promesse à sa fille et à son gendre.

D'autre part, reconnaissante des soins qu'elle avait reçus du docteur, et de la guérison de son œil, Eusapia désirait en tout lui être agréable. Les conditions étaient donc de tous points excellentes.

Dès lors, je convins avec le docteur que nous étions en face de quatre hypothèses possibles, et que nous devions chercher à déterminer la plus probable.



- 1° Ce qui se produirait pouvait être dû à la fraude, consciente ou inconsciente.
- 2° Les phénomènes pouvaient être produits par une force physique émanant du médium ;
- 3° ou par une ou plusieurs entités invisibles se servant de cette force ;
- 4° ou par Mme Werner elle-même.

Nous eûmes, ce soir-là, des mouvements de la table, et un soulèvement complet des quatre pieds, à environ vingt centimètres. Nous étions six à la table : Eusapia, M. et Mme Ostwalt, leur fils Pierre âgé de quatorze ans, ma femme et moi. Nos mains, posées sur la table, la touchaient à peine, et en étaient presque toutes détachées au moment du soulèvement. Aucune fraude possible. Pleine lumière. La séance se continue ensuite dans l'obscurité.

Deux portières garnissant une grande porte à deux battants, contre lesquelles le médium était assis en leur tournant le dos, se sont, pendant près d'une heure, gonflées, quelquefois assez violemment pour aller encapuchonner la tête du docteur et celle de sa femme. Cette grande porte a été, à plusieurs reprises, secouée très violemment, et d'énormes coups ont été frappés sur elle.

Nous avons essayé d'obtenir des mots par l'alphabet, sans réussir. Remarquons, à ce sujet, qu'Eusapia ne sait ni lire ni écrire. Pierre Ostwalt put écrire un mot au crayon, comme si une force invisible conduisait sa main. Ce mot était le prénom de Mme Werner, bien connu de lui. Malgré tous nos efforts, nous n'avons pu obtenir une seule preuve d'identité. Il eût été cependant très facile à Mme Werner d'en trouver une, comme elle nous l'avait si formellement promis. Malgré l'annonce, par les coups, d'une apparition nous permettant de la reconnaître, nous n'avons pu apercevoir qu'une forme blanchâtre, sans contours précis, même en faisant l'obscurité presque complète. De cette soirée nouvelle résultent les conclusions suivantes :

- 1° La fraude ne peut pas les expliquer, notamment en ce qui concerne la lévitation de la table, les coups violents frappés dans la porte secouée, et la projection du rideau au loin.
- 2° Ces phénomènes sont certainement produits par une force émanant du médium, car ils se passent tous dans son voisinage immédiat.
- 3° Cette force est intelligente. Mais il est possible que cette intelligence, qui obéit à nos demandes, ne soit pas autre que celle du médium.
- 4° Rien ne prouve que l'esprit évoqué n'ait eu là aucune action.

Toutes ces propositions seront, du reste, examinées et développées dans les pages qui vont suivre.

L'ensemble des expériences rapportées dans ce premier chapitre nous montre en jeu des forces inconnues. Il en sera de même dans les chapitres suivants. Ces phénomènes sont si inexplicables, si inexplicables, si fantastiques, si peu croyables, que le plus simple est de les nier, de les attribuer tous à la fraude ou à l'hallucination, et de penser que tous les expérimentateurs ont la berlue. Malheureusement pour les négateurs, cette hypothèse est inadmissible.

Remarquons ici qu'il y a très peu d'hommes, – et surtout de femmes, – dont l'esprit soit complètement libre, en état d'accepter, sans aucune idée préconçue, des faits nouveaux ou inexplicables. En général, on est disposé à n'admettre que les faits ou les choses auxquels on est préparé par les idées qu'on a reçues, cultivées et entretenues. Il n'y a peut-être pas un être humain sur cent qui soit capable d'enregistrer simplement, librement, exactement, comme un appareil de photographie, une impression nouvelle. L'indépendance absolue est très rare dans l'espèce humaine.

Un seul fait bien observé, lors même qu'il contredirait toute la science, a plus de valeur que toutes les hypothèses. Mais n'osent étudier les faits extrascientifiques, les considérer comme



possibles, que les esprits indépendants, dégagés des lisières classiques qui attachent les dogmatisant à leurs chaires. Je connais des hommes de valeur, fort instruits, membres de l'Académie des sciences, professeurs de l'Université, maîtres en nos grandes écoles, qui raisonnent de la manière suivante : « Tels phénomènes sont impossibles, parce qu'ils sont en contradiction avec l'état actuel de la science ; nous ne devons admettre que ce que nous pouvons expliquer. » Ils appellent cela un raisonnement scientifique !

Exemples. Fraunhofer découvre que le spectre solaire est traversé de lignes noires. Ces lignes noires sont inexplicables de son temps. Donc on n'aurait pas dû les admettre.

Newton découvre que les astres se meuvent comme si une force attractive les régissait. Cette attraction n'est pas expliquée de son temps. Elle ne l'est, d'ailleurs, pas davantage aujourd'hui. Newton a soin lui-même de déclarer qu'il ne veut pas faire d'hypothèse : « Hypothèses non fingo ». Donc, dans le raisonnement précédent, nous ne devrions pas admettre la gravitation universelle.

De l'oxygène combiné avec de l'hydrogène fabriquent de l'eau. Comment ? Nous l'ignorons. Donc, nous ne devrions pas admettre le fait. Des pierres tombent quelquefois du ciel. L'Académie des sciences, au dix-huitième siècle, ne pouvant deviner d'où elles venaient, niait ce fait observé depuis des milliers d'années. Elle niait également que des poissons et des crapauds puissent tomber des nuages, parce qu'on n'avait pas observé alors que des trombes peuvent les aspirer et les transporter. Un médium pose sa main sur une table et l'anime. C'est inexplicable. Donc c'est faux. Voilà pourtant le raisonnement dominant d'un grand nombre de « savants ». Ils ne veulent admettre que ce qui est connu et expliqué. Ils ont déclaré que les locomotives ne pourraient pas marcher, ou que si elles marchaient, cela ne changerait rien aux relations sociales ; que le télégraphe transatlantique ne pourrait jamais transmettre une dépêche ; que la vaccine n'avait aucune influence, et, autrefois – il y a longtemps – que la Terre ne tourne pas. Il paraît même qu'on a condamné Galilée. Tout a été nié.

A propos de faits inexplicables assez voisins de ceux que nous étudions ici, à propos des stigmates de Louise Lateau, un savant allemand très célèbre, le professeur Virchow, a conclu son Rapport à l'Académie de Berlin par ce dilemme : *Supercherie ou miracle*. Ce jugement est devenu classique. Or, c'était là une erreur, car on sait maintenant que, dans ces stigmates, il n'y a ni supercherie ni miracle.

Une autre objection, assez fréquente, est présentée par certains esprits d'apparence scientifique. Confondant l'expérience avec l'observation, ils s'imaginent que pour être réel, un phénomène physique doit pouvoir être reproduit à volonté, comme dans un laboratoire. D'après cette manière de voir, une éclipse de soleil ne serait pas réelle, ni un coup de tonnerre qui incendie une maison, ni un aérolithe qui tombe du ciel. Un tremblement de terre, une éruption volcanique sont des phénomènes d'observation et non d'expérience. Ils n'en existent pas moins, souvent au grand dommage de l'espèce humaine. Or, dans l'ordre des faits que nous étudions ici, nous ne pouvons presque jamais expérimenter, mais seulement observer, ce qui réduit considérablement le champ d'études. Et quand nous faisons des expériences, les phénomènes ne se produisent pas à volonté ; des éléments divers, dont plusieurs restent encore insaisissables, viennent les traverser, les modifier, les contrarier, et, la plupart du temps, nous devons nous borner au rôle d'observateurs. C'est une différence analogue à celle qui distingue la chimie de l'astronomie. En chimie, on expérimente ; en astronomie, on observe ; ce qui n'empêche pas l'astronomie d'être la plus exacte des sciences. Les faits d'observation produits par les médiums, notamment ceux qui sont rapportés plus haut, sont pour moi absolument certains et incontestables, et suffisent amplement pour prouver que des forces naturelles inconnues existent en dehors du cadre de la physique classique. En principe, d'ailleurs, c'est irrécusable.



Je pourrais leur en ajouter d'autres, par exemple les suivants :

VII. – Pendant les expériences, on voit parfois des fantômes apparaître, des mains, des bras, un buste, un être humain entier. J'ai été témoin de ce fait, notamment le 27 juillet 1897, à Montfort-L'amaury<sup>3</sup>. M. de Fontenay ayant déclaré qu'il apercevait une ombre au-dessus de la table, entre lui et moi (nous nous faisons face, contrôlant Eusapia, et lui tenant chacun une main), et moi ne voyant rien du tout, je lui demandai de changer de place avec lui. Et alors j'aperçus aussi cette ombre, une tête d'homme barbu assez vaguement esquissée, qui passait comme une silhouette avançant et reculant devant une lanterne rouge posée sur un meuble. Je n'avais pas pu la voir de ma première place, parce que la lanterne était alors derrière moi, et que ce fantôme était formé entre M. de Fontenay et moi. Comme cette silhouette noire restait assez vague, je demandai si je ne pourrais pas toucher cette barbe. Le médium répondit : « Etendez la main ». Alors je sentis sur le dos de la main le frôlement d'une barbe fort douce. Cette observation n'a pas, pour moi, la même certitude absolue que les précédentes. Il y a des degrés dans la sécurité des observations. En astronomie même, il y a des étoiles à la limite de la visibilité. Et pourtant, un truc n'est pas probable, de l'avis de tous les expérimentateurs. De plus, une autre fois, chez moi, j'ai aperçu une autre figure, celle d'une jeune fille, comme on le verra au chapitre III.

VIII. – Le même jour, à Montfort, on avait rappelé, dans la conversation, que les « esprits » ont parfois imprimé dans de la paraffine du mastic ou de l'argile l'empreinte de leur tête ou de leurs mains – ce qui semble, d'ailleurs, de la dernière absurdité – nous avons acheté du mastic chez un vitrier et formé dans une caisse de bois un gâteau parfaitement lisse. A la fin de la séance, il y eut l'empreinte d'une tête, d'une figure, dans ce mastic. Je ne suis pas, non plus, *absolument certain* qu'il n'y ait eu là aucune supercherie possible. Nous en reparlerons plus loin.

On trouvera d'autres manifestations dans le cours de cet ouvrage. Pour le moment, au point de vue spécial de l'existence démontrée de forces inconnues, je m'arrêterai aux six précédentes, comme incontestables pour tout homme de bonne foi et pour tout observateur. Si j'ai commencé par là, c'est pour répondre aux lecteurs de mes ouvrages qui me réclament depuis longtemps mes observations *personnelles*.

La plus simple de ces manifestations, celle des coups frappés, par exemple, n'est pas une valeur négligeable. Il est certain que c'est l'un ou l'autre des expérimentateurs, ou leur résultante dynamique, qui frappe, sans savoir comment, des coups dans la table. Lors même que ce serait une entité psychique étrangère aux médiums, elle se sert d'eux, de leurs propriétés physiologiques. Un tel fait n'est pas sans intérêt scientifique. Les négations du scepticisme ne prouvent rien, sinon que les négateurs n'ont pas observé eux-mêmes les phénomènes. Ce premier chapitre n'a pas d'autre but que d'exposer une première présentation sommaire des faits observés. Je ne veux émettre, dans ces premières pages, aucune hypothèse explicative. Les lecteurs de ce livre apprécieront eux-mêmes par les relations qui vont suivre, et le dernier chapitre de cet ouvrage sera consacré aux théories. Je crois toutefois utile de faire remarquer tout de suite que la matière n'est pas, en réalité, ce qu'elle paraît être à nos sens vulgaires, à notre toucher, à nos yeux, mais qu'elle ne fait qu'un avec l'énergie, et n'est qu'une manifestation du mouvement d'éléments invisibles et impondérables. L'univers est un dynamisme. La matière n'est qu'une apparence.

Il est utile d'avoir cette vérité présente à l'esprit pour comprendre les études dont nous allons nous occuper. Les forces mystérieuses que nous étudions ici sont elles-mêmes des manifestations du dynamisme universel, avec lequel nos cinq sens ne nous mettent en relation que très imparfaitement. Ces faits sont d'ordre psychique autant que physique. Ils prouvent que nous vivons au sein d'un monde inexploré, dans lequel les forces psychiques jouent un

---

<sup>3</sup> Voir chapitre III.



rôle encore très incomplètement observé. Nous sommes ici dans une position analogue à celle dans laquelle se trouvait Christophe Colomb la veille du jour où il aperçut les premières terres du nouveau monde : nous voguons en plein inconnu.





## Chapitre II – Mes premières expériences au groupe d'Allan Kardec et les médiums de cette époque

Un jour du mois de novembre 1861, passant sous les galeries de l'Odéon, je remarquai un ouvrage dont le titre me frappa : *Le Livre des Esprits*, par Allan Kardec. Je l'achetai et le lus avec avidité, plusieurs chapitres me paraissant s'accorder avec les bases scientifiques du livre que j'écrivais alors *La Pluralité des Mondes habités*. J'allai trouver l'auteur, qui me proposa d'entrer comme un membre associé libre à la Société Parisienne des Études spirites, qu'il avait fondée, et dont il était président. J'acceptai, et je viens de retrouver, par hasard, la carte verte signée de lui à la date du 15 novembre 1861. Telle est la date de mes débuts dans les études psychiques. J'avais alors dix-neuf ans, et j'étais depuis trois ans élève-astronome à l'Observatoire de Paris. Je mettais la dernière main à l'ouvrage dont je viens de parler, dont la première édition fut publiée, quelques mois après, par l'imprimeur-libraire de l'Observatoire. On se réunissait tous les vendredis soirs au salon de la Société, passage Sainte-Anne, lequel était placé sous la protection de saint Louis. Le président ouvrait la séance par une invocation aux bons Esprits. Il était admis, en principe, que des Esprits invisibles étaient là et se communiquaient. Après cette invocation, un certain nombre de personnes assises à la grande table étaient priées de s'abandonner à l'inspiration et d'écrire. On les qualifiait de médiums écrivains. Ces dissertations étaient lues ensuite devant l'auditoire attentif. On ne faisait aucune expérience physique de table tournante, mouvante ou parlante. Le président, Allan Kardec, déclarait n'y attacher aucune valeur. Les enseignements des Esprits lui paraissaient devoir former la base d'une nouvelle doctrine, d'une sorte de religion.

A la même époque, et depuis plusieurs années déjà, mon illustre ami Victorien Sardou, qui avait quelque peu fréquenté l'Observatoire, avait écrit, comme médium, des pages curieuses sur les habitants de la planète Jupiter, et produit des dessins pittoresques et surprenants ayant pour but de représenter des choses et des êtres de ce monde géant. Il avait dessiné les habitations de Jupiter. L'une de ces demeures met sous nos yeux la maison de Mozart, d'autres, les maisons de Zoroastre, de Bernard Palissy, qui seraient voisins de campagne sur cette immense planète. Ces habitations sont aériennes et d'une exquise légèreté. On en jugera par les deux figures reproduites ici (Pl. II et III). La première représente une maison de Zoroastre, la seconde « le Quartier des animaux » chez ce même philosophe. On y voit des fleurs, des hamacs, des escarpolettes, des êtres volants, et, en bas, des animaux intelligents jouant à un jeu spécial de quilles, lequel consiste non à renverser les quilles, mais à les coiffer, comme au bilboquet, etc., etc.

Ces curieux dessins prouvent, à n'en pouvoir douter, que la signature Bernard Palissy sur Jupiter est apocryphe, et que ce n'est pas un Esprit habitant cette planète qui a dirigé la main de Victorien Sardou. Ce n'est pas, non plus, le spirituel auteur qui a conçu d'avance ces croquis et les a exécutés d'après un plan déterminé. Il se trouvait alors dans l'état spécial de médiumnalité. On n'est ni magnétisé, ni hypnotisé, ni endormi d'aucune façon mais notre cerveau ne reste pas étranger à ce que nous produisons, ses cellules fonctionnent et agissent, sans doute par un mouvement réflexe sur les nerfs moteurs. Nous croyions tous alors Jupiter habité par une race supérieure : ces communications étaient le reflet des idées générales. Aujourd'hui, on n'imaginerait rien de pareil sur ce globe, et jamais d'ailleurs les séances spirites ne nous ont appris quoi que ce soit en Astronomie. De tels résultats ne prouvent en aucune façon l'intervention des Esprits. Les médiums écrivains en ont-ils donné de plus probants ? C'est ce que nous aurons à examiner, sans aucun parti pris.

J'essayai, moi aussi, de voir si en me recueillant, ma main abandonnée passivement et docile, écrirait, et je ne tardai pas à constater qu'après avoir tracé des barres, des o, des lignes sinueuses plus ou moins entrelacées, comme pourrait le faire celle d'un enfant de quatre ans commençant à écrire, elle finit par donner naissance à des mots et à des phrases.